

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Saraiva

Eric Dupont

Number 160, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82000ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupont, E. (2015). Saraiva. *Lettres québécoises*, (160), 19–19.

Saraiva

John Waters, réalisateur américain culte, a dit un jour : « Si vous allez chez quelqu'un et que vous n'y voyez pas de livres, ne baisez pas avec ! » Cette sagesse vaut en toutes circonstances : s'il n'y a pas de librairie dans la ville où votre chaloupe s'est échouée, déménagez ! Je vous propose un portrait de la librairie la plus proche de ma tour d'habitation, dans le quartier Santo Agostinho de Belo Horizonte, capitale du Minas Gerais (Brésil) où l'hiver tombe en août.

Saraiva, la librairie dont il est question, est située dans le *chiquíssimo* Diamond Mall, centre commercial scintillant qui abrite joailliers haut de gamme, griffes internationales et brésiliennes et même un importateur de vins français dont le nom, *Mon caviste*, envoie un signal clair de sophistication au pays de la bière et de la *caipirinha*. Saraiva est aussi la plus grande chaîne de librairies du Brésil. On y vend de la musique, du matériel scolaire, des appareils électroniques et des jeux vidéo. Le livre y tient encore le haut du pavé, comme en témoignent les vitrines. À côté d'une télé à écran plat sont présentés les best-sellers de la saison. Parmi ces derniers, l'incontournable *Le capital au XXI^e siècle* de Thomas Piketty, un Ken Follet, — je ne sais plus lequel —, un Stephen Hawking, le dernier Umberto Eco et la biographie finale, complète et définitive d'Elis Regina, grande chanteuse brésilienne morte d'une overdose en 1982. *Águas de março*, l'hyper-tube de Tom Jobim qu'elle a largement contribué à faire connaître à l'extérieur du Brésil, commence à me tourner dans la tête. J'entre.

Première gondole, droit devant : une jolie réédition du *Petit Prince* de Saint-Exupéry est deuxième au palmarès des ventes. De le voir debout sur sa petite planète me rappelle qu'ici j'ai la tête à l'envers. Un titre se détache des autres : *L'anxiété. Comment affronter le mal du siècle*, d'Augusto Cruz. Vingt-deux millions d'exemplaires vendus au Brésil seulement, ce qui me paraît tout à fait impossible, mais bon. Cruz est médecin, psychiatre, psychanalyste et psychologue. L'anxiété est son affaire. Selon Cruz, le monde entier souffre du Syndrome de la pensée accélérée (SPA). Il faut se recentrer, se ressaisir, sortir de la spirale infernale du stress. À côté de son livre sont placés deux autres best-sellers offrant chacun une cure pour le SPA : un livre à colorier pour adultes, *La forêt enchantée* de Johanna Basford, et *Philia*, un recueil de pensées du père Marcello Rossi, vendu comme un antidote au stress, à l'anxiété et au pessimisme. Il faut s'imaginer une nation riante, coloriant au crayon Prismacolor perroquets et toucans en se lisant à voix haute des extraits du Nouveau Testament. À ce stade, un tour chez *Mon caviste* ne pourra pas nuire. D'autres ouvrages de la même eau bénite sont aussi proposés. Sur le flanc gauche de cet étalage : David Mitchell, Stieg Larsson, Nora Roberts et Stephen King se disputent une tablette.

À gauche s'élève un mur complet de tablettes remplies de beaux livres et de livres de cuisine. L'évangile du chef anglais Jamie Oliver est offert en langue portugaise. À l'opposé, un étalage complet de *chick lit* et de romans gothiques aux couvertures stridentes — tous traduits de l'anglais ou presque — au milieu desquels détonne affreusement un exemplaire de 1984.

Enfin s'étalent devant moi trois rangées de « littérature nationale ». Là sont classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs essais, romans et biographies, telles celles du footballeur Neymar et de l'ancien président Getúlio Vargas. Il y a aussi les mémoires du grand Jorge Amado — mais pas ses romans — et de nombreux recueils de nouvelles, dont ceux de Luís Fernando Veríssimo, petits bijoux de littérature populaire contemporaine. En Amérique latine, la nouvelle est un genre noble, ce qui me donne

encore davantage l'impression d'avoir la tête à l'envers... Soudain, au bas d'une étagère, un titre me fait éclater de rire : *Dom Pedro I, Vampire* de Nazareth Fonseca. Pedro I fut le premier empereur du Brésil. C'est lui qui a déclaré l'indépendance du pays en 1822 en criant : « L'indépendance ou la mort ! » Il était coureur de jupons, colérique, peu éduqué et extrêmement influençable. Il pouvait succomber à toutes les modes et à toutes les nouvelles lubies politiques. Le voilà maintenant emporté par la mode des vampires, deux petites canines saillantes en font foi. Ce cher Pedro...

Derrière moi s'étend un mur très haut de livres sur la spiritualité, la méditation et tout ce qu'on classe dans la rubrique « Développement personnel ». Le nom de Robson Pinheiro revient souvent. Ce dernier, établi à Belo Horizonte, est le leader d'un mouvement spirituel moderne, un mélange de christianisme évangélique et de spiritisme fortement influencé par l'umbanda, elle-même une religion synchrétique unissant religions africaines et catholicisme, résultat de l'interdiction pour les anciens esclaves du Brésil de pratiquer leurs cultes natifs. Sa doctrine est diffusée par le *Centre d'expansion de la conscience*, lors de séminaires et de conférences payants.

Quand je m'approche des caisses, la réalité de l'édition change... Ici fourmillent les essais d'économie, les guides pour entrepreneurs et autres odes au capitalisme. Mais il y a quand même le dernier roman de Chico Buarque, *Le frère allemand*, que je suis tenté d'acheter. Sur un mur, il y a les cinquante nuances de gris dont les petites menottes paraissent tout à fait à leur place devant les livres scolaires de droit pénal et de droit du travail. Une réalité de l'édition brésilienne s'impose. Au Brésil, l'étudiant désireux d'être admis dans un programme universitaire doit passer un concours. Pour chaque concours existe un guide d'étude qu'il conviendra de potasser jusqu'à éclatement des neurones. Un titre me saute au visage : *La femme V.* de Cristiane Cardoso. En vingt leçons, apprenez à devenir la femme parfaite à contresens du féminisme et dans le respect des valeurs anciennes. Plus d'un million d'exemplaires vendus. Oui, ce sera un côtes-du-rhône...

Au fond, il y a une grande section de livres pour enfants et préadolescents. Je m'amuse à feuilleter la version pour la jeunesse du livre sur l'anxiété d'Augusto Cruz. Il contient des pages à colorier... Votre préado souffre du SPA ? Faites-le colorier ! Toujours stressé ? Saraiva vend aussi la Xbox... Je m'apprête à sortir sans rien acheter quand je tombe sur un tourniquet caché derrière la porte d'entrée. Saraiva a produit une collection de grands classiques de la littérature en livres de poche abordables. Sur chaque couverture apparaît la caricature à l'encre noire de l'auteur. Tournicoté devant moi Proust, Balzac, Austen, Melville et les lusophones : Rubem Fonseca, Rui Barbosa et Mário de Sá-Carneiro, le poète lisboète au visage bouffi, grand ami de Fernando Pessoa. Mário était si obsédé par son obésité, son homosexualité, par Fernando Pessoa et par l'idée de sa propre mort, qu'à l'âge de vingt-sept ans, il vêtait un smoking et se tua à la strychnine dans un hôtel parisien de petite réputation, en 1916. C'est celui-là que j'achète. Si je le connais, c'est parce qu'Adriana Calcanhotto, une autre chanteuse brésilienne, a mis en musique un de ses poèmes les plus connus : *O Outro*.

O outro

*Eu não sou eu nem sou o outro,
Sou qualquer coisa de intermedio :
Pilar da ponte de tédio*

Que vai de mim para o Outro.

L'autre

Je ne suis pas moi, ni l'autre,
Je suis quelque chose d'intermédiaire :
Un pilier du pont de dégoût
Qui s'étend de moi vers l'Autre.

Tédio peut aussi vouloir dire « ennui ». Je quitte Saraiva en pensant que cette librairie offre un reflet assez fidèle de mon quartier. Elle n'est peut-être pas la librairie que j'aurais choisie, mais John Waters, devant une telle situation, aurait probablement dit qu'il vaut mieux être mal baisé que de ne pas l'être du tout. Tout bien réfléchi, je pense que ce sera une *caipirinha*. Tant qu'à avoir la tête à l'envers...